

PATRICK NICOL

J'ÉTAIS JUSTE À CÔTÉ

roman



LE QUARTANIER

PREMIÈRE PARTIE

2012-2016

QUAND J'ÉTAIS JEUNE, j'avais un Etch A Sketch. Ce petit écran de plastique rempli de poudre d'aluminium était mon jouet le plus complexe. Dessiner des visages avec cet engin était quasiment impossible, mais je me débrouillais assez bien avec les maisons, que j'entourais d'arbres et de clôtures.

Un jour – j'avais huit ans –, j'ai imaginé qu'il devait exister une autre forme d'Etch A Sketch, une version beaucoup plus avancée. Ce serait comme une vraie télé qui permettrait de voir tout, n'importe où. Espionner les gens que l'on connaît, en découvrir d'autres dont on ignore l'existence. À dix-huit ans, tout le monde recevait cet Etch A Sketch perfectionné, pour marquer son passage à l'âge adulte. J'étais seul dans ma chambre, assis sur mon lit, et j'ai pensé qu'en ce moment quelqu'un devait m'observer. La mère du voisin, ou un homme qui m'était inconnu. Il m'apparaît aujourd'hui que l'Etch A Sketch ressemblait aux accessoires que manipulaient les personnages de *Patrouille du cosmos*.

Pourquoi avoir imaginé ça ? J'étais impressionné, je

crois, du fait que les adultes connaissaient mes activités, devinaient mes pensées ; je n'avais pour eux aucun secret. Et je soupçonnais que la vie ne se vivait pas exactement comme moi je la vivais, c'est-à-dire, en gros, enfermé dans une chambre, coupé des autres, dont je ne savais rien.

Au printemps 2012, j'ai marché avec Charlotte, une de mes anciennes étudiantes, en plein milieu de la rue. Charlotte étudiait maintenant en droit. Elle a dit *Tu sais, Pierre, les jeunes libéraux, ceux que l'on voit à la télé et qui veulent casser la grève, ils sont dans ma classe*. Elle a eu un geste de dégoût, comme si elle venait de découvrir dans sa cave le mouvement de la vermine. Elle a dit aussi *Je ne lis plus*. Mes anciens élèves me font régulièrement ce genre d'aveu. Je lui ai dit, comme aux autres, que ce n'était pas très grave. *La lecture sera toujours là. Tu vas y retourner de temps en temps, tout au long de ta vie*.

Devant nous, un jeune homme brandissait une pancarte arborant la photo agrandie d'un périmée. Au-dessus, on pouvait lire CHAREST, MANGE MA RAIE. Quand j'ai compris que l'image ne montrait pas la raie du porteur de pancarte mais plutôt une photo piquée sur internet, j'ai été déçu. Puis j'ai quitté Charlotte ; il était de toute façon impossible de tenir une conversation dans cette foule.

Nous étions quatre, peut-être six mille à marcher ainsi dans les rues de Sherbrooke. J'ai dépassé un groupe de jeunes transportant des boîtes de carton peintes en rouge. Certains les portaient sur la tête, d'autres rampaient sur l'asphalte, comme écrasés par le fardeau, d'autres encore les traînaient comme des boulets. Julie marchait devant, je l'ai rejointe.

PREMIÈRE PARTIE

Elle m'a dit *Je commence à croire au groupe*. Nous étions rendus en haut d'une côte d'où on pouvait apprécier l'étendue de la manifestation. Moi aussi, j'y croyais. C'était étrange de se voir là, elle et moi qui, d'ordinaire, sommes si peu bruyants, et tellement pas grégaires. Quand les manifestants criaient *À qui la rue ? À nous la rue !*, nous nous contentions de sourire, gênés comme devant des enfants adorables et turbulents.

À ce moment-là, nous avons oublié les milliers d'hommes et de femmes qui n'étaient pas sortis de chez eux, parce qu'indifférents ou hostiles, ou juste ignorants de ce qui se jouait. Nous étions ensemble, avec cette fille qui brandissait la photo de Richard Martineau collée à l'envers sur sa pancarte, avec ce garçon dont l'enfant dormait dans sa poussette, avec cette femme qui en profitait pour faire prendre l'air à son alpaga.

Cette histoire d'Etch A Sketch m'est revenue quand je me suis mis à penser à tous ces appartements le long de la rue Galt, de la rue King, à tous ces locataires qui étaient dans leur cuisine ou leur salon. J'ai regretté de ne pas les voir, assis sur leur chaise en chrome ou leur fauteuil, buvant un verre d'eau, attendant que le bruit cesse pour reprendre leurs activités.

J'avais huit ans, c'était en 1972. Dessiner avec l'Etch A Sketch était une activité silencieuse et délicate qui m'allait bien. Et puis je pouvais y jouer seul, débarrassé un moment du désir d'avoir des amis. Le problème, c'est qu'à la fin, il n'y avait personne à qui montrer mon dessin.

Le lendemain, à la télé, nous avons vu la ministre de l'Éducation. Elle employait toujours les mêmes mots,

avec une obstination bête. Elle disait *boycott* au lieu de *grève*. Elle disait *Les étudiants doivent payer leur juste part*, et je me suis dit qu'à force de répéter, de ne rien dire et de toujours répéter, elle finirait par gagner. Sans surprise, Jean Charest était absent. Encore une fois, notre premier ministre avait envoyé au front un membre de son équipe, les mains vides, armé seulement de trois mots de vocabulaire. Et je me suis dit *Il va finir par gagner*. À force de ne rien dire et de se cacher, il finirait par gagner. Comme à la fin de la vie triomphe la vermine, comme le cochon graissé est impossible à attraper.

Regardant la ministre, j'ai dit *Ce ne doit pas être facile, être elle*. Devoir chaque jour s'habiller pour les caméras, avoir été mariée à un collecteur de fonds du Parti libéral, ce ne doit pas être très drôle. Nous avons ri. Puis j'ai pensé qu'il ne fallait pas attaquer une femme sur son apparence, c'est rétrograde, critiquer un ministre sur ses accointances, ça fait amateur. Je ne savais plus comment parler. Jean Charest se débattait les dix prochaines années avec des rumeurs de corruption.

Le 22 mars 2012 nous étions plus de cent mille dans les rues de Montréal à hurler *Crions plus fort pour que personne ne nous ignore*. Certains brandissaient des pancartes arborant des citations de Victor Hugo ; je préférerais l'image du vieil Einstein tirant une langue rouge. Quelqu'un avait collé un nez de clown sur la figure de Martineau. J'ai vu aussi des centaines de tam-tams, trois quatuors à vent, des groupes de médecins et de cyclistes. Un gars avait écrit sur sa pancarte *Ta yeule, Duhaime!* Une fille a manifesté les seins nus, des carrés rouges

cachant ses mamelons. Je l'ai vue plus tard, sur Facebook, posant avec une femme qui portait le hijab.

Nous étions tellement nombreux que je ne savais pas sous quelle bannière marcher. Il y avait les Profs contre la hausse, les Parents contre la hausse, l'Estrie contre la hausse... Un groupe d'anciens hippies semblaient sympathiques : CVM contre la hausse. Je me suis plu à penser au Cœur vengeur de Marie avant de comprendre qu'il s'agissait du Cégep du Vieux-Montréal... Je me mêlais à la foule colorée, me réclamant secrètement des Quaranténaires bedonnants affligés d'un léger problème d'alcool contre la hausse.

Le soir même, à la télé, la ministre a dit *Nous continuerons de faire ce que nous dicte la majorité silencieuse.*

Je ne comprends pas tout. Certaines réalités m'échappent de façon alarmante. Si le monde était dirigé par mes amis, nous n'aurions pas subi le gouvernement de Jean Charest, les grosses voitures seraient interdites, les garçons comme les filles s'habilleraient avec goût. Je ne sais pas exactement comment nos maisons seraient chauffées, mais je crois que l'éducation serait gratuite et que personne n'aurait le droit de parler en public d'une façon si malhonnête.

La plus grande partie du monde se déploie hors de mon atteinte. Je ne reconnais personne sur les couvertures des magazines disposés près des caisses au supermarché et jusqu'à cette année-là j'ignorais qui étaient Duhaime et Martineau, figures pourtant sonores et délétères de la droite qui, à cette époque, commençait à se décomplexer. Julie me le rappelle à l'occasion : il y a une

J'ÉTAIS JUSTE À CÔTÉ

planète LCN, un univers Québécois, et il y a pire. Ces gens sont très nombreux et parfois étrangement unanimes. Quand la ministre évoquait *la majorité silencieuse*, est-ce d'eux qu'elle parlait?

Je voudrais qu'on me donne l'Etch A Sketch dont à dix-huit ans on m'a privé, voir dans tous ces appartements le long de la rue Galt et de la rue King, des rues Peel et Sainte-Catherine, regarder ces personnes assises ou debout dans leur cuisine. Elles lavent la vaisselle, trient de la paperasse, roulent des cigarettes, regardent les enfants jouer sur le prélat. Elles prennent une bière, un café, boivent du jus d'orange. Dans une autre pièce, la télévision est allumée. Ils ne me connaissent pas. Ils ne pensent pas à moi.